

CANAL PSY

N° 32 ♦ Janvier – Février 98

Bimestriel ♦ 15 F

Éditorial

Les vicissitudes de la vie universitaire (mouvmentée) et les aléas conjoncturels nous ont conduit à éditer en même temps le n° 31 et 32 de *Canal Psy*, qui va s'en doute, nous y œuvrons, retrouver son rythme de croisière. À noter que le n° 31 ne sera pas compté dans les abonnements.

Cette précision faite, je profite de cet éditorial pour signaler à ceux de nos lecteurs qui envisageraient quelque inscription universitaire pour la rentrée prochaine (ou qui connaîtraient dans leur entourage des personnes nourrissant une telle idée...) la création depuis septembre 97 du D.U.R.E.P.P., qui a maintenant bien démarré. Je rappelle que le D.U.R.E.P.P. (Diplôme Universitaire de Recherche à partir des Pratiques) s'adresse à des praticiens désireux d'entreprendre un travail approfondi à partir des questions et des enjeux particuliers que suscitent leurs pratiques. Les champs concernés recouvrent non seulement celui de la psychologie, mais aussi ceux de l'ensemble des sciences sociales (sociologie, anthropologie, histoire, etc.)

Le D.U.R.E.P.P. est un diplôme de 3e cycle. Il s'adresse à des personnes justifiant à la fois d'une pratique confirmée et d'une formation universitaire de 2e cycle au minimum (maîtrise ou parcours jugé équivalent). Pour se renseigner, contacter le secrétariat du Département (04 78 63 70 23).

Albert CICCONE

En ce qui concerne *Canal Psy*, la revue sollicitera bientôt votre créativité. En effet des appels à contributions viendront dessiner les portraits des numéros en préparation et vous donneront toutes les informations utiles concernant le quand, le où et le comment.

Vous découvrirez aussi des rubriques. Elles seront nouvelles par leur forme mais reprendront l'esprit qui me semble animer *Canal Psy*, une liberté de ton qui évite l'asepsy (et la catalepsy ?)

Dans l'immédiat, il va falloir tailler vos crayons. On attend vos dessins. Vous les retrouverez, faisant leur apparition imprévue, dans les prochaines publications.

Encore un mot. L'après-coup à bonne réputation. Or 98 n'est pas encore très vieux. Alors, il est encore temps, après-coup, après tout, de prendre de bonnes résolutions.

Et le conte peut aider à ébouriffer ce rituel – à la fois tonique et toujours un peu fautif – de fin d'année. Au lieu d'employer l'impératif pour faire parvenir à un soi-même rétif les ordres qu'on lui adresse, on a la possibilité d'essayer le « s'il était une fois ».

S'il était une fois, une année où j'écrirais, dessinerais ? Une année où je laisserais le texte et le dessin circuler au lieu de les garder par devers moi ? Et pourquoi pas ?

Monique CHARLES

S O M M A I R E

Infos Pratiques

Vie universitaire et étudiante 2

Le conte

Contes en groupes interculturels
Odile Carré 4

Visée et effets thérapeutiques du conte en rééducation
Jean-Marie Gillig 6

Le conte en gériatrie
Évelyne Pugeat 8

Pourquoi, comment... et patati et patata
On devient auteur pour enfants...
Évelyne Reberg 9

Pistes bibliographiques et pratiques 10

Être psychologue en...

Association d'aide humanitaire
Francis Maqueda 11

Agenda 13

Coq à l'âne 15

Publication

Avant le langage, communication et développement cognitif chez le petit enfant
Interview de M.-P. Thollon-Behar 16

S O M M A I R E

Demande de dossier social

Bourse et logement étudiant

Votre demande est à faire auprès :
 – du C.R.O.U.S. (59 rue de la Madeleine, 69007 LYON)
 ou
 – de l'Université LUMIÈRE-Lyon 2 (86 rue Pasteur, 69007 Lyon)

avant le 15 avril 1998

Stages, emploi...

Vous cherchez un stage, un emploi, un contrat de qualification :

36 15 STAGEPLUS
(2,23 F la minute)

des centaines d'offres en France et à l'étranger, le guide des entreprises et des stages à l'étranger, votre C.V. en 48 H, des conseils pour la lettre de motivation.

Un service proposé par la publication *L'Étudiant*.

Salons

de « L'Étudiant »

du 5 au 7 mars
au Double Mixte, Campus de la Doua,
VILLEURBANNE

« Mondial des métiers »

du 26 février au 1^{er} mars
à Eurexpo

Fonctionnement de la salle de documentation du Psy EF

Cette salle, commune à deux équipes du Département de Psychologie Cognitive, est un lieu de documentation.

Les permanences (horaires à l'entrée du Labo.) sont assurées par des étudiants de D.E.A.

Tous les livres peuvent être empruntés (2 maxi) pour une période de 2 semaines. Certains autres documents sont à votre disposition en consultation (revues, protocoles d'expérimentations, mémoires...)

Psy EF : Campus de Bron, Bât. K, salle 230 K.

Les actions de prévention

Le pôle Universitaire Lyonnais a été alerté en septembre 1996 par une association d'écoute, SOS Amitié, sur l'élévation anormale du taux de suicides d'étudiants en détresse.



À l'aide de la Médecine Préventive interuniversitaire, des associations d'écoute, des différentes associations qui touchent près ou de loin des étudiants, des mutuelles étudiantes, du C.R.O.U.S., des associations étudiantes, du C.N.D.T. et de l'ensemble des établissements d'Enseignement Supérieur de Lyon... Et il a été décidé de monter une action de prévention de la détresse extrême des étudiants.

Une action de communication destinée aux étudiants a été lancée :

- 1^{er} dès le mois de novembre : envoi de tracts et mise en route d'un numéro de téléphone unique regroupant quatre associations d'écoute :

0803 09 60 48 (1,29 F la minute)

- 1^{er} en décembre : campagne d'affichage
- 1^{er} en janvier 98 : mise à disposition de sets de table dans tous les restaurants universitaires.

Une campagne d'information est proposée à tous les personnels enseignants et administratifs, ainsi qu'aux représentants des associations d'étudiants de tous les établissements d'enseignement supérieur de Lyon.

La journée du mardi 27 janvier 98 a été le premier maillon de cette information. Un prochain numéro de *Canal Psy* s'en fera l'écho.

Le Conte

Le conte ? Le thème fait presque inmanquablement lever des souvenirs de lectures qui sont aussi souvenirs d'enfance. Leur particularité est qu'ils intègrent souvent, plus ou moins clairement, l'Autre, qui fit don du livre ou mieux, qui fit don d'une histoire, la réinventant sur le vif pour l'enfant.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'autres situations où un adulte se prête à être l'initiateur de cet espace de rêveries, qui ne manquent pas d'être transgressives, à les partager à sa façon tout en les médiatisant et en les ordonnant par la trame d'un récit qui appartient à l'héritage commun.

Curieuse fécondité de cette littérature orale qui peut se passer d'un nom d'auteur et qui cherche et trouve si bien la subjectivité de celui qui raconte et de ceux qui écoutent. Étonnante est aussi la capacité que possède le conte de jouer des barrières culturelles qui peuvent se figer en hiérarchisation des différents types de savoir et en exclusion des personnes.

Aussi, si on n'a connu le conte que par le livre, il reste encore à le découvrir vraiment, lorsqu'il est porté par une voix qui, dans le présent, maille une histoire et des liens entre ceux qu'il touche.

C'est à quoi ce dossier voudrait inviter.

M. C.

Contes en groupes interculturels

La France accueille depuis de nombreuses années des populations venues de différents points du monde. Parmi celles-ci se trouvent des familles parfois analphabètes, mais bien enracinées dans une culture de tradition orale.

Or le fait de migrer entraîne une situation de rupture plus ou moins bien supportée selon les sujets : ruptures des liens familiaux, rupture vis-à-vis des groupes d'appartenance, rupture enfin avec la culture d'origine, cette enveloppe faite de sons, de saveurs, d'odeurs, de couleurs, mais aussi de systèmes symboliques complexes qui permettent de communiquer en permanence avec autrui. Gravée dans la mémoire, la culture est porteuse d'histoire, elle imprègne les faits et les gestes de la vie quotidienne. Vécue de façon consciente, elle comporte cependant des soubassements inconscients, un certain nombre de signes culturels d'échanges incorporés par le sujet dès les premiers jours de la vie et qui sous-tendent les comportements. Le vécu de rupture porte donc à la fois sur l'ensemble des liens affectifs conscients, mais aussi, de façon plus secrète sur des liens inconscients non élaborés, de caractère archaïque que J.-C. Rouchy¹ désigne sous le nom d'« incorporats culturels ». L'ensemble de ces éléments constitue en quelque sorte le cadre culturel du sujet, cadre indispensable au fonctionnement de la vie psychique et qui la contient à son insu.

Le migrant est par conséquent confronté à une situation de « crise ». L'adaptation à un milieu culturel différent repose sur la capacité du sujet à faire le deuil de ses objets d'amour, de sa culture d'origine. C'est-à-dire sur un travail psychique d'élaboration qui va lui permettre d'identifier, de mentaliser, de nommer les objets perdus. Le travail psychique du deuil correspond également à un travail de mémoire dans la mesure où il consiste pour le sujet à rendre présents les objets absents, à se situer dans le temps et dans l'espace des générations. C'est en élaborant la position dépressive liée à la crise par l'intermédiaire d'un travail de mémoire que le sujet prend conscience de la distance qui s'instaure vis-à-vis de sa culture d'origine. Il parvient alors à situer l'écart culturel dans lequel il se trouve, à mettre en relation des niveaux différents de signification, et par conséquent à construire de nouveaux repères sociaux et à les investir. Le groupe interculturel est l'un de ces espaces intermédiaires où un travail psychique d'élaboration peut advenir. C'est la raison pour laquelle de nombreux groupes sont organisés dans les quartiers urbains.

Or la situation de groupe, particulièrement en ses débuts, peut être angoissante. Chaque sujet est saisi par ce qu'on appelle une « angoisse de morcellement », liée à la peur de perdre son identité. L'expérience montre que la présence de participants appartenant à des cultures différentes accroît encore ce sentiment d'angoisse. Celui-ci est lié à l'étrangeté qu'éprouvent les membres du groupe les uns vis-à-vis des autres. L'utilisation d'un objet culturel destiné à

médiatiser la relation est apparue au fil du temps susceptible de favoriser les échanges. C'est ainsi que le conte a été introduit dans le travail des groupes, à cause de ses caractéristiques universelles et singulières, et parce qu'il entretient des relations étroites avec la tradition orale.

En tant qu'objet de relations, le conte possède des qualités qui sont propres aux objets transitionnels. Il représente une partie du moi du sujet, mais il s'agit d'un objet externe qui appartient à la catégorie non-moi. Transmis par la tradition orale, le conte est parfaitement malléable, déformable, transformable au gré du conteur ou de ceux qui l'écoutent. Il délivre des messages multiples, car il possède la particularité de se référer simultanément à une histoire externe et de révéler au sujet ses propres images internes. Le langage utilisé par le conteur est un langage métaphorique qui rassemble et condense un ensemble de perceptions. La pensée du conteur est en effet une pensée imageante proche de la perception et du rêve. Se réapproprier des contes, c'est réactiver la mémoire d'un groupe social, retrouver des liens essentiels.

Dans les groupes où la tradition orale est encore proche, la mémoire du conte trouve son origine dans l'histoire singulière du sujet, mais aussi dans l'imaginaire du groupe familial ou social. Le recours au conte entraîne de ce fait les participants dans un travail psychique sur leur propre histoire, sur leur propre imaginaire, c'est-à-dire sur leurs origines et par conséquent sur la manière dont se sont formées leurs relations d'objet, leurs premières identifications. Ce travail ne s'effectue pas sur des éléments de réalité, ni sur une reconstruction du réel, il puise aux sources mêmes de l'imaginaire, il se fonde sur le jeu métaphorique que le conte introduit dans le groupe. Le travail psychique médiatisé par le conte est un travail de l'absence, il en résulte un retour incontestable aux sources du symbolique.

Le processus associatif montre en effet comment apparaissent, se réactualisent et s'élaborent les systèmes d'étayage multiples de la psyché à l'intérieur du groupe. C'est-à-dire comment, au cours des échanges intersubjectifs vont se construire des points d'appui, des modèles qui vont autoriser un travail de reprise, d'élaboration de la pensée et la formation de liens, notamment par l'intermédiaire des identifications.

Dans l'entre-deux des cultures, ces étayages vont s'organiser autour des organisateurs psychiques des groupes : les imagos et mythes originaires, le corps et le système sensori-perceptif, l'image de la mère, et particulièrement ici, les traces de la langue maternelle, enfin les représentations socio-culturelles des groupes en relation avec les groupes d'appartenance. R. Kaës affirme que l'étayage est multiple, réticulaire, mutuel et critique. Or, tandis que les systèmes d'étayage se recouvrent pendant le travail du groupe, des temps forts se développent simultanément autour de la thématique dominante. Je

1. ROUCHY J.-C., *Identité culturelle et groupes d'appartenance*, R.P.P.G., n° 9-10 Toulouse, Érès, 1987.

n'en signalerai ici que quelques aspects qui me paraissent significatifs, notamment le rôle du conte dans la réactivation des traces sensori-perceptives du sujet, le rapport au corps, le rapport à la langue maternelle et enfin l'actualisation des liens entre le contenu des contes et le contexte où ils ont été produits.

Par l'intermédiaire du conte, s'ouvre un espace où, à partir de leurs étayages corporels, sont associées des « traces » liées aux réminiscences de l'enfance. Les groupes évoquent une enveloppe faite de sons, de saveurs, de lumières, de sensations diverses qui se rapportent au pays d'origine. Comme si toutes ces sensations corporelles composaient autant d'images ancrées de façon indélébile dans la mémoire, témoignant de l'existence d'une harmonie première revisitée, correspondant à des éprouvés corporels.

Dans les premiers temps des groupes interculturels, la mémoire des contes apparaît comme morcelée, la formulation de « bribes » de contes fait écho à « l'angoisse de morcellement ». Les étayages corporels occupent une place centrale, ainsi, dans un groupe, l'évocation du « vaillant petit tailleur » entraîna des commentaires qui furent mimés. Le corps mémoire est agi il est au cœur de la symbolisation. La référence corporelle se présente comme le témoin silencieux et incontournable des origines identitaires, voire de la spécificité des cultures : gestes du village, postures masculines ou féminines liées à la vie quotidienne. Au cours du processus associatif, lorsque les mots viennent à manquer, le corps lui-même se fait grammaire et langage, soutient le discours, il est fait appel au mime pour préciser la tonalité, indiquer le sens.

Le conte exerce également une fonction d'expérimentation de la parole, et par conséquent de la langue. Celle-ci est étroitement associée au souvenir de la mère. L'appropriation de la langue maternelle correspond dans l'ensemble des cas observés à l'émergence d'images de la mère dans les groupes interculturels. Moment d'intense émotion, le détour par la langue maternelle apparaît comme un préalable au développement de contages spontanés. Ceux-ci sont souvent exprimés dans la langue d'origine avant d'être traduits en français. Il s'agit le plus souvent de « morceaux » de berceuses ou de contes appartenant à toutes les cultures en présence. Enfin, comme lieu de surgissement de la parole, le conte provoque une certaine stimulation de la pensée. Dans les groupes interculturels, lorsque, grâce au travail de mémoire, le récit prend forme, on assiste à une combinaison de facteurs extrêmement riches et de plus en plus complexes. Le travail de l'imaginaire associe de plus en plus étroitement la construction du conte, ses thèmes, ses variations et les récits de pratiques. Des thèmes et les variations se comportent comme autant de supports à l'élaboration de la ressemblance et de la différence, en présence de l'autre et des autres.

Au temps des commencements succède une longue période d'élaboration au cours de laquelle les contes servent de support à la pensée des groupes interculturels où leur contenu se diversifie. Étroitement associées, deux thématiques se chevauchent et orientent le travail d'élaboration ; l'une est représentée par une explicitation détaillée des pratiques dans le pays d'origine comme contexte du conte, l'autre est centrée sur le contenu du conte. Cette dernière se caractérise également par l'apparition de la glose, c'est-à-dire par une recherche

minutieuse concernant tout ce qui touche à la description des thèmes, à l'existence de variations appartenant à des cultures proches ou voisines.

Entre le corps et les mots, entre l'acte et la mentalisation, les pratiques correspondent à un ensemble de systèmes de signes, à des codes collectivement élaborés et partagés dans la culture d'origine, à des apprentissages gestuels. Ces signes, ces codes, ces gestes perdent leur signification lorsqu'ils sont séparés du contexte, tandis que dans le milieu d'origine, ils forment le cadre, l'environnement habituel de l'acte du conteur... et celui où les participants ont, avec leurs ancrages affectifs, construit leurs premières identifications. Inséparables du contage, les récits de pratiques appartiennent en quelque sorte à l'histoire environnementale du sujet.

Soutenue par le travail de contage, la confrontation interculturelle provoque une explicitation des pratiques dans lesquelles s'inscrivent les histoires individuelles. Des liens identitaires fortement enracinés comme les conduites sexuelles ou les rôles sociaux, les gestes quotidiens dans leur significations singulières se rattachent aux pratiques. Or, l'exploration des pratiques exerce un rôle essentiel, et contribue à la mise en place des processus psychiques relatifs au travail du deuil. Comme processus de symbolisation et travail de mémoire, le contage permet au sujet de se mettre à distance des affects liés à son origine, tout en accédant à une meilleure appréhension de son identité. Il exerce un rôle facilitateur dans l'élaboration en groupe de la ressemblance et de la différence.

Tandis que se développent dans les contes des schémas universels autour de la perte et de la séparation, de la jalousie fraternelle, des rites initiatiques représentant le passage de l'adolescence à l'âge adulte, les thèmes et les variations du conte alimentent l'autre versant de ce travail d'élaboration en groupe. Chaque conte ayant été trouvé-créé dans un contexte culturel original, les représentants de chaque culture, par l'intermédiaire de la glose, appréhendent de façon ludique les nuances du contage, l'humour et la spécificité des situations présentes, l'imaginaire des groupes sociaux d'appartenance.

Ainsi, les étayages culturels ancrés d'une part sur l'imaginaire des groupes sociaux, d'autre part sur les pratiques, servent de support à un travail intense d'élaboration et de symbolisation au cours duquel se créent ou se recréent des liens : liens intrasubjectifs en relation avec l'histoire individuelle et collectives de chaque participante, liens intersubjectifs dans le partage d'une expérience commune et l'élaboration de la ressemblance et de la différence. Le travail sur le conte transforme cette expérience d'élaboration interculturelle en un espace ludique, la ressemblance et la différence deviennent l'objet d'un enjeu collectif dont la peur est absente, où prédominent l'étonnement, la tolérance, l'humour. Ce travail d'élaboration restitue à chacun son identité et la part de créativité qui s'y rattache. De nouveaux investissements se profilent alors, dans les groupes interculturels.

Odile CARRÉ

Maître de conférences
en psychologie sociale à l'Institut de Psychologie de
l'Université LUMIÈRE-Lyon 2

Visées et effets thérapeutiques du conte en rééducation

Depuis qu'il est admis que la rééducation ne vise pas à compenser un déficit instrumental, mais à restaurer d'abord le désir d'apprendre qui peut en amont débloquent les ressources psychiques d'un enfant pour favoriser le fonctionnement d'un instrument, force est bien d'admettre qu'il s'agit d'une aide à visée psychothérapeutique. Bien avant elle, la pédagogie curative, terme repris de l'allemand Heilpädagogik, et introduit dans les C.M.P.P. par Maurice Debesse, s'appuyait sur les approches de la psychologie clinique et s'intéressait aux dimensions affectives de tout apprentissage. Il en fut de même avec la pédagogie relationnelle du langage de Claude Chassagny. Il est donc indéniable que la rééducation, et particulièrement celle qui s'opère à l'école, a de par ses intentions un caractère thérapeutique. Soutenir le contraire n'est possible que pour celui qui voudrait affirmer – encore faudrait-il le démontrer – que la rééducation ne peut être que cognitive, comme se plaît à le souligner dans un article au titre provocateur Dominique Barataud¹.

Admettons donc le postulat hérité de la Pédagogie curative et de la Pédagogie relationnelle du langage, et cherchons à savoir quels sont ces effets thérapeutiques en rééducation quand il y a usage du conte.

C'est du côté de la psychanalyse et chez Bettelheim que nous trouvons les réponses. Ce qu'exprime le conte est en rapport avec l'inconscient, parce qu'il amène à fantasmer, mais aussi à résoudre, par un processus qui s'écoule du préconscient vers le conscient, les problèmes psychologiques de l'enfant. Lorsque Bettelheim dit que le conte permet de s'évader du réel à travers la fiction, ce n'est pas pour fuir les problèmes posés par le réel, c'est pour mieux les traiter, puisque la fin heureuse du conte constitue au niveau fantasmatique une réponse à un conflit réel. Le conte fournit en effet à l'enfant des matériaux de scénarios imaginaires qu'il serait incapable de concevoir tout seul, et qui lui serviront à transformer en fantasmes les contenus de son propre inconscient, en même temps qu'il rend supportables les frustrations subies dans la réalité par l'identification aux héros de l'histoire. On a voulu prétendre que ces identifications n'étaient pas toutes morales, l'enfant pouvant tout aussi bien vouloir s'identifier au méchant géant qu'à la douce Zéralda². Mais n'est-ce pas précisément aussi une des fonctions thérapeutiques du conte, telle que la perçoit par exemple René Diatkine ?

« L'amateur de contes peut aussi bien reconnaître chez un personnage sympathique une référence plus ou moins allusive à un aspect de son idéal du moi, qu'être soulagé parce qu'il repère chez un personnage

antipathique une mauvaise partie de lui-même, dont il peut se débarrasser dans un jeu qui ne dure que l'instant du conte »³.

De quoi le conte délivre-t-il encore l'enfant ? De son angoisse de ne pouvoir aboutir à la réussite. Beaucoup de contes merveilleux nous apprennent que l'être le plus insignifiant peut réussir. Le Petit Poucet abandonné par ses parents doit son salut en partie à la femme de l'ogre, mais surtout à sa propre débrouillardise, et à sa ruse qui lui font voler les bottes de sept lieues et toutes les richesses de l'ogre. Le simplet dans Les trois plumes des Grimm réussit tout ce qu'il entreprend grâce à l'adjuvant incarné par un crapaud, et finit par obtenir en mariage la princesse et hériter du royaume. Mais il doit aussi sa réussite au fait qu'il est vaillant et actif dans sa recherche, alors que ses deux frères plus intelligents que lui sont de vrais fainéants qui ne répondent pas aux sollicitations de leur père.

Tout seul dans l'existence, le héros ne peut réussir. Il lui faut le secours d'auxiliaires – fées, lutins, vieilles femmes, magiciens – qui l'aident à s'en sortir. Mais très souvent cette aide, ou ne suffit pas, ou n'est pas accordée, s'il s'agit d'un faux héros. Dans Dame Holle ou Les trois nains de la forêt des Grimm, et dans Les fées de Perrault, l'héroïne est une fille gentille et serviable, qui accepte d'aider les vieilles femmes ou les nains. La récompense sous la forme du don – cracher de l'or ou des pierreries à chaque fois qu'elle ouvre la bouche – n'est pas un simple effet de magie, mais vient sanctionner positivement celle qui sait mettre de l'ordre en soi et ne pas céder à la pente la plus facile de son inconscient et qui est en fait le ça, cause de la ruine des fausses-héroïnes de ces mêmes contes qui finissent par cracher serpents ou crapauds. Dans le conte de Perrault, la fausse-héroïne est même condamnée à mourir au coin d'un bois.

Se laisser guider par l'idéal du moi, et renoncer à ça, tel pourrait être le message que le rééducateur essaie de faire passer à l'enfant lorsqu'il utilise le conte dans ses séances. Le ça, c'est le côté pulsionnel de l'appareil psychique, celui qui nous fait préférer le principe de plaisir au principe de réalité, ou bien nous empêche de trouver un équilibre entre les deux. L'idéal du moi c'est « l'instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs »⁴.

Le travail du rééducateur est d'accompagner l'enfant dans l'avènement de cette idéalisation, solution qui est d'abord éducative avant d'être rééducative et thérapeutique, et qui consiste à mettre de l'ordre là où précédemment il y avait du désordre

et l'emprise du ça . En rééducation, à travers le conte, l'idéal du moi consiste à s'identifier à des personnages qui veulent grandir, atteindre leur maturité, et peuvent assumer la contradiction entre le principe de plaisir et celui de réalité, en devenant donc également capable d'assumer la frustration et le renoncement à l'objet immédiat, pour différer sa conquête à plus tard. Peu d'enfants pris en charge en rééducation sont à même d'échanger une perte momentanée du plaisir contre un gain ultérieur (la réussite sociale grâce à l'école). Ce n'est pas faute seulement d'être entravé dans le conflit psychique par l'incapacité de désirer, mais c'est également et souvent l'absence de possibilité de se projeter en avant, ce qui suppose à la fois le désir, le projet, et la capacité cognitive de se représenter cet ailleurs et ce futur. Donner de la signification à la vie de l'enfant à l'école par un processus de transformation du non-sens en symbolisation, telle est la fonction de la rééducation. Donner du sens à la vie, telle est la fonction du conte, nous dit et nous répète Bettelheim, dès les premières pages de *Psychanalyse des contes de fées*. Le parallèle est parfait.

Si le conte en rééducation est thérapeutique en soi, ce n'est pas seulement parce qu'il permet à l'enfant de restaurer sa capacité de se projeter en avant et de vouloir grandir. C'est aussi parce il lui offre la possibilité de se rassurer et de vaincre ses peurs. Bettelheim nous dit que si le conte a trop de similitudes avec la vie réelle de l'enfant, il l'inquiète plus qu'il ne le rassure. C'est pourquoi je reste sceptique à l'égard de ces contes fabriqués exprès dans un but thérapeutique, comme ceux de Jacques Salomé⁵ ou ceux de Françoise Dejong- Estienne⁶. Ces contes sont la plupart écrits au premier degré, délivrent surtout les préceptes d'une hygiène morale censée guérir la plupart des symptômes et des somatisations, et sont d'un symbolisme très pauvre, n'autorisant que peu d'identifications. Ils ne laissent à l'auditeur aucune possibilité de créer sa propre imagerie, puisque tout est dit. Comment un enfant pourrait-il trouver un secours thérapeutique dans l'écoute d'un conte qui lui raconte littéralement sa propre histoire, au risque que son inconscient n'élève immédiatement des censures et réactive le refoulement, lorsque le titre même du conte s'appesantit lourdement sur le symptôme ? Ainsi en est-il du conte *Le conte du petit bouquetin* qui avait peur de perdre son zizi de Jacques Salomé et du conte *François a la langue tordue* de Françoise Dejong- Estienne. Je préfère de loin le conte merveilleux traditionnel qui, par sa mise à distance du réel et son déroulement dans l'imaginaire, incarne la peur de l'enfant et en même temps l'en débarrasse, puisqu'il sait qu'il ne s'agit pas d'un vrai loup et que ce dernier ne se déguise jamais en grand-mère pour manger les petites filles. De même qu'à la fin de chaque conte le héros revient à la réalité, après être passé parfois par une mort symbolique, sauf dans la version de Perrault du *Petit Chaperon Rouge*, l'enfant qui redemande au rééducateur qu'il lui raconte toujours la même histoire horrible, veut se réassurer dans le réel et le quotidien, en se confrontant dans l'imaginaire à la peur. Comme le dit Bettelheim, « si notre peur d'être dévoré se matérialise sous la forme d'une sorcière, il est facile de s'en débarrasser en la faisant rôtir dans un four »⁷.

Jean-Marie GILLIG

extrait de l'ouvrage de
Le conte en rééducation et en pédagogie
Dunod, 1997

Bibliographie générale

1. Dominique BARATAUD, La rééducation à l'école ne peut être que cognitive, *Les Cahiers de Beaumont*, septembre 1992.
2. Dans le conte *Le géant de Zéralda*, Tomi UNGERER, Ecole des loisirs.
3. René DIATKINE, *Le dit et le non-dit dans les contes merveilleux*, Voies livres, mai 1989, p. 3.
4. Article « Idéal du moi », *Vocabulaire de psychanalyse*, J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, P.U.F., 1967.
5. Jacques SALOME, *Contes à guérir, contes à grandir*, Albin Michel, 1993.
6. Françoise DEJONG-ESTIENNE, *Conter les contes ou l'utilisation des contes et de la métaphore en logopédie-orthophonie*, Isocel Papyrus, 1994.
7. Bruno BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*, Le Livre de poche, 1979 p. 213

L'École du conte

pour utiliser le conte dans l'enseignement et dans la formation : des supports

- *Le tarot des mille et un contes* (Debyser, Caré, Éd. L'école des loisirs). Il s'agit d'un jeu de cartes dont les figures sont suffisamment floues pour débloquer l'imaginaire. Héros, désirs, conseillers, obstacles, alliés, sites, ennemis, défaites, victoires, bonheurs font l'objet de codages qui permettent une utilisation des cartes au plus près de la structure morphologique du conte.
- *Conte 2*, logiciel d'Alain Lambert. Ce logiciel permet de démarrer et de créer des histoires, d'utiliser la traitement de textes au niveau des choix narratifs.
- *Le théâtre Forum* : une cassette vidéo est disponible à l'A.D.E.S. (Association D'Éducation pour la Santé)
- *Protolecture*. Le schéma de départ est visuel et comporte des figures géométriques. Il s'agit de faire la description d'une figure puis de créer une histoire en relation avec le schéma (ou plusieurs histoires s'il y a plusieurs groupes). C'est un moyen de faire émerger des récits de vie. La méthode a été utilisée par Henri Planchon.
- *L'arbre à parole* : objet-jeu conçu en direction de la petite enfance. Il permet un aller-retour entre le récit, l'écoute, le visuel, le tactile.
- *Le labyrinthe des histoires* : espace conçu pour les tout-petits, leurs parents et les professionnels autour de cinq thèmes : la dévoration, le câlin, la peur, la démesure et la transformation.
- Le musée Dauphinois et les Arts du Récit ont réalisé un CD sur *Les contes et légendes du Dauphiné* recueillis par Charles Joisten.

Le conte en gériatrie

Quand le livre devient trop lourd...

Je suis devenue conteuse il y a six ans, lorsque je suis entrée à l'Association des Bibliothécaires d'Hôpitaux. En 1987, on s'est rendu compte qu'on prêtait de moins en moins de livres aux malades, en gériatrie surtout où il y avait de plus en plus de monde et qui restait de plus en plus longtemps. Il fallait qu'on garde contact avec cette population pour laquelle le livre était devenu trop lourd, sa typographie trop petite. C'est alors qu'on a rencontré un conteur qui nous a proposé une formation. La découverte du monde du conte a été décisive. J'ai eu la révélation de toute la richesse humaine dont est porteuse une histoire en apparence anodine.

Le cercle de parole

Le cercle de parole se tient une fois par mois et réunit 15 à 20 personnes âgées qui ont exprimé le désir de venir. Nous venons conter à deux. Nous avons des styles, des voix, des contes différents et il y a plus de chance pour que des histoires parviennent à l'auditoire, les touchent. Le personnel soignant dit que chez les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, ce qui manque, ce sont les émotions. Alors, notre objectif, c'est de garder le contact avec les personnes âgées, même celles qui semblent absentes et hors d'atteintes et de réveiller les émotions pour que la personne puisse se dire.

Le conte : une parole qui réchauffe la mémoire

Je me souviens d'une vieille dame, Marie-Jeanne, qui était l'auditrice idéale, parce qu'elle était tonique, réagissait et participait beaucoup. Brusquement, elle est tombée dans un état d'apathie et a assisté durant

six mois au cercle de parole en étant complètement absente. Puis, un jour, elle est arrivée de nouveau éveillée et présente. Je lui ai dit que j'étais tellement heureuse de la voir ainsi que j'allais lui donner un conte tout neuf, encore jamais raconté. Et je commence le conte rouge. Au milieu du conte, Marie-Jeanne m'arrête, affirme connaître ce conte et, sur ma proposition, le termine. Au retour, j'ai vérifié qu'effectivement ce conte avait déjà été dit et que j'avais raconté cette histoire pour la première fois lorsque Marie-Jeanne était arrivée dans un état de léthargie.

De quoi a envie une femme enceinte qui a des envies ?

Un conte propose une réponse. Il est question d'une jeune femme enceinte qui a tellement envie des salades, des raiponces, qui poussent dans le jardin d'une sorcière qu'elle en dépérit. La sorcière menace de mort quiconque voudrait manger les « réponses » interdites. Le mari, inquiet de l'état de sa femme, va se livrer à des larcins réitérés pour livrer les salades convoitées à son épouse. La troisième fois, la sorcière ne manque pas d'être là et le surprend...

Elle avait donc, contre toute apparence, tout enregistré. Ce qui est précieux, c'est qu'elle ait pu me le dire. C'est cette sorte de témoignage qui nous tient et nous montre que même chez les personnes qui semblent hors d'atteinte, le conte peut faire un chemin qu'on ignore.

... en secret

Une autre fois, c'est une dame dont on n'avait jamais entendu le son de sa voix, qui nous a surpris. Ma fille m'accompagnait à l'alto et, entre deux contes, jouait « À la claire fontaine ». Les doigts de la vieille dame se sont mis à tapoter sur le rebord de son fauteuil puis elle a commencé à dire les notes de cette chanson. Après coup, j'ai appris de la surveillante que cette femme avait été un premier prix de conservatoire.

C'est ce type d'expérience qui m'a fait accepter un nouveau projet : conter auprès de malades dans le coma. Il n'y aura pas de retour mais on peut se dire qu'on ignore le chemin qu'une voix pourrait faire chez ceux qui sont là, sous leurs machines.

Le conte : une histoire qu'on fait sienne...

Le premier conte que j'ai eu envie de raconter, je l'ai reçu du conteur qui nous a formé. Ce conte, j'ai eu l'impression qu'il était fait pour moi. Puis d'autres contes sont venus. J'attends qu'un conte me saute au cœur, puis je travaille. Je garde la trame et je m'exerce à le raconter en me guidant sur les images qui me viennent, sur ma façon d'être et ma sensibilité. Après cette phase, je laisse le conte décanter, mûrir et lorsque je le sors, il est comme épuré. Au départ, je viens de la traduction. Dans la traduction, on a un texte ou des paroles qu'on doit respecter. Dans le conte, on est porteur d'une histoire qu'on fait sienne.

Une histoire qui passe entre...

Lorsque je raconte, j'ai toujours l'impression d'avoir une pellicule transparente qui passe entre ceux qui écoutent et moi-même. C'est l'histoire qui défile. À partir de la trame que je conserve, je place des mots sur ce que je vois passer entre ceux qui écoutent et moi-même. On sent la présence de l'histoire qui passe dans les personnes. Je suis intimement convaincue que le conte parle à quiconque. On a tous été petit. On a tous grandi. On a tous eu des coups de griffe de la vie et le conte parle de cela. Chacun s'y retrouve.

Évelyne PUGEAT

Conteuse à l'Association des Bibliothèques d'Hôpitaux de Lyon et de la Région

Propos recueillis par Monique CHARLES

Pourquoi, comment, et patati et patata... On devient auteur pour enfants...

Je n'ai pas trop envie de savoir pourquoi j'écris des histoires pour enfants. J'aime parfois obéir à cette bizarre impulsion de l'écriture, où se mêlent doute, souffrance et plaisir. Mais puisqu'on me demande si souvent comment j'en suis arrivée à pratiquer cette innocente occupation, je sais pointer quelques moments de ma vie. Sont-ils déterminants dans mon écriture ?

Pendant la guerre, confiée quelque temps par mes parents à un « grand-père » inconnu, je savourai les histoires sur mesure qu'il inventait pour me rassurer. Elles pensaient si bien la blessure de l'absence que je n'ai jamais oublié la jubilation et la paix qu'elles m'apportaient.

Plus tard, mes dix-sept ans furent vécus sans télé, sans contrainte autre que scolaire, avec les copains, dans la rue. Cette pure intensité de la joie et des chagrins, cette saveur de la liberté, je ne les ai jamais retrouvés dans ma vie d'adulte où tout se brouille et se complique. Auteur pour enfant, je me sens un peu chercheur d'or, en quête de pépites : quelque chose d'enfoui, de primitif, de léger, de fort, d'éblouissant.

J'ajouterai que la littérature pour enfants est une littérature dynamique, où les héros s'emballent, flottent, luttent, courent le monde. C'est le règne des désirs assouvis. C'est une bonne thérapie. Ça vous rend, le temps d'un récit, innocent, joyeux et cruel...

A priori, en écrivant, je n'ai pas de projet, d'intention. Je ne désire transmettre ni connaissances, ni message. Je ne les refuse pas, je ne les recherche pas non plus. Les histoires m'échappent. Un sentiment éprouvé, une sensation, un lieu, un mot dans un livre, et hop, c'est l'aiguillon, me voilà partie à l'aventure sans trop savoir où je vais. Je sais seulement qu'une fois de plus, je vais écrire pour des lecteurs de moins de 12 ans, parce que j'ai détesté mon adolescence. Et c'est tout.

Pourtant, en écrivant, je ne suis pas libre. Il y a toujours en moi la petite fille que j'ai été, qui me contrôle, qui retient ma pensée : elle est mon gendarme. Comment la définir ? D'abord, pendant longtemps, elle a refusé de lire. Les livres, pour elle, étaient dangereux. Tous ces mots sans visage, quand on les déchiffrait, ils risquaient de faire mal, de faire peur, de réveiller les angoisses. (Beaucoup de mauvais lecteurs sont en réalité des enfants qui ont peur. Voilà pourquoi l'adulte peut jouer un rôle fondamental en accompagnant les enfants dans l'obscur forêt des mots.) En tout cas, la petite fille que j'ai été me force à écrire très simplement, elle me crie sans cesse à l'oreille ses difficultés de lecture. Elle me supplie de tenir ses angoisses à distance, ce qui m'amène souvent à privilégier l'humour. Elle m'interdit d'aborder les sujets douloureux de front, et quand j'en ai envie, elle me paralyse de son regard brûlant.

Cette petite fille-là était une sacrée trouillard, je m'en souviens, elle était paralysée de timidité et de panique. Alors elle tient à prendre sa revanche. Elle adore les histoires de transgression, elle jubile quand sont bafoués des êtres tout-puissants comme le diable, les parents, le maître d'école, les sorcières, etc. Lesquels se vengent quand ils sont éditeurs, en lui refusant certains textes.

Pour qu'une histoire existe, il faut qu'elle ait un sens. un sens ? Que dis-je ! Plusieurs sens ! Il y a le sens évident, bien clair, que les enfants peuvent pointer, et puis les sens cachés qu'on peut s'amuser à multiplier. Les secrets de l'auteur, quoi... Toute histoire repose sur la synecdoque (montrer peu pour dire plus...)

Quand l'histoire est bouclée, je m'interroge sur l'image que j'y ai donnée des enfants, des adultes, de la société. Là se situe parfois mon malaise. Que faut-il transmettre aux enfants ? Jusqu'où aller dans l'insolence ? Suis-je une éducatrice ou puis-je déborder de ce rôle ? Je n'ai pas de réponse bien claire. L'auto-censure est permanente, et si je franchis certaines limites – que ce soit dans le vocabulaire ou dans les situations mises en scène – les éditeurs seront là pour me taper sur les doigts.

Écrire pour les enfants n'est pas toujours confortable. Je m'accuse régulièrement d'imposture : qu'est-ce qui m'autorise à me mettre dans la peau d'un lecteur de huit ans, moi qui en ai cinquante de plus ! Un abîme nous sépare ! Les années sont comme des continents entre nous !!!

Et puis... en glissant un « je » fictif entre les enfants et eux-même, je m'autorise à penser pour eux ! À les guider sournoisement ! (Il y aurait toute une étude à faire sur l'idéologie qui règne actuellement dans les livres pour la jeunesse.)

En tout cas, que de travail pour ordonner son délire, être simple, accessible, sans mièvrerie, ni platitude ! Difficile, quand on écrit pour des enfants, de jouer sur le non-dit, les silences, le clair-obscur, bref, tout ce qui fait l'attrait de la vraie littérature. On ne se rend pas compte à quel point la simplicité, ça se conquiert. Je suis supposée avoir opté pour la facilité. Je donne l'image d'un adulte qui n'a pas su grandir. Je me rassure en constatant que beaucoup d'entre nous sont infantiles sans le savoir : moi, au moins, même si je suis atteinte par l'amnésie de moi-même, comme tout un chacun, je pointe l'enfant qui est toujours en moi. Cela me rend peut-être un peu lucide... Allez savoir !

Je cours après une histoire qui s'inscrirait fort, loin, dans le désir des enfants : un de ces récits qu'on dirait avoir déjà été écrit quelque part et qu'il ne faudrait que réveiller.

Évelyne REBERG

*Évelyne
REBERG
a publié de
nombreuses
histoires pour
enfants chez des
éditeurs aussi
divers que Bayard,
Duculot, l'École
des loisirs, ??,
Flammarion,
Nathan, Le Seuil...
Depuis 12 ans,
elle fait avec
Jacqueline Cohen
le scénario d'une
bande dessinée
à succès :
Tom-Tom et Nana.*

Le conte : Pistes bibliographiques et pratiques

Bibliographie

Psychanalyse et conte populaire

- BELLEMIN-NOËL J., *Les contes et leurs fantasmes*, P.U.F., Paris, 1983.
- BETTELHEIM B., *Psychanalyse des contes de fées*, Laffont, 1976.
- FREUD S., *L'interprétation des rêves*, Gallimard, Paris, 1969.
- DE LA GENARDIERE Cl., *Encore un conte ?*, L'Harmattan, Paris, 1995.
- KAËS R., PERROT J., REUMAUX F., *Contes et divans*, Dunod, 1984.
- LAFFORGUE P., *Petit poucet deviendra grand, le travail du conte*, Mollat Éd.
- WINNICOTT D.W., *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Gallimard, Paris, 1975.

Conte et interculturalité

- CARRÉ O., Transculturel et interculturel, le conte comme objet de relations en groupe interculturel, in *Connexions*, Èrès, Toulouse, 1994.
- CARRÉ O., *Contes et récits de la vie quotidienne - Pratiques en groupe interculturel*, L'Harmattan, Paris, 1998 (à paraître au 1^{er} trimestre).
- CARRÉ O., DECOURT N. et coll., *Pratiques de contes, pratiques de groupes*, FAS Rhône-Alpes-Auvergne, I.U.F.M.-Lyon, Institut de Psychologie de l'Université LUMIÈRE-Lyon 2, 1994.
- DECOURT N., *La vache des orphelins. Conte et immigration*, P.U.L., Lyon, 1992.
- DECOURT N. et LOUALI, *Contes maghrébins en situation interculturelle*, Karthola, Paris, 1995.
- *Connexions* n° 58, Interculturel, groupe et transition, Èrès, Toulouse, 1991.
- *Connexions* n° 63, Identité et culture : l'approche analytique de groupe, Èrès, Toulouse, 1994.
- *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de groupe* n° 9-10, l'espace imaginaire des groupes, Èrès, Toulouse.

Carnet d'adresses

Rhône

- Le **café conte** a lieu chaque 3^e jeudi du mois à 17 h 30 au restaurant le Down-Town, 28 rue L. Pauffique, LYON 2^e. On peut y entendre des contes et aussi se joindre à l'équipe des conteurs.
- Évelyne Pugeat propose **une formation de conteurs bénévoles**, qui se déroule en deux étapes pour un groupe de 8 à 14 personnes. Le stage 1^e degré est une initiation au conte et à l'art de raconter. Il se déroule sur 4 journées suivies d'une soirée consacrée à la prise de parole en public. Le stage 2^e degré se déroule un an plus tard au même rythme. Il consiste à travailler un conte propre, à le faire sien et à en approfondir le sens. C'est un travail de recherche personnelle important.
Renseignements : 04.78.60.37.63.
- L'Antenne Mobile d'Action Culturelle (A.M.A.C.), spécialisée dans le conte et l'oralité, propose pour la saison 97-98 :
 - 1 « Parole 98 » Festival du conte en Rhône du 13 au 20 mai 98, grande nuit du Conte au Théâtre de La Renaissance à Oullins le 15 mai, Promenade Contée à Chazay d'Azergues le 17 mai...
 - 1 « Rencontres nationales d'enfants-conteurs » du 8 au 13 juin à Saint Dizier (52), des enfants-conteurs, venus des quatre coins de France, se produiront sur les scènes de la ville. Pour inscrire des enfants-conteurs à cette manifestation, contacter d'urgence l'A.M.A.C.
 - 1 Stages et formations : « Raconter dans sa pratique professionnelle » avec Martine Caillat (4 séances de 20 h à 22 h les 23 et 26 février, 2 et 5 mars à l'A.M.A.C. Lyon) ; « L'art de conter » avec Agnès Chavanon (du 10 au 13 juillet à Genestelle (07) en pension complète) ; « Le conte en art-thérapie » avec Agnès Chavanon (inscription à l'INECAT au 01 46 36 05 00) ; stages à la demande partout en France (8 pers. minimum, 15 maximum).
Renseignements : A.M.A.C., 250 rue Garibaldi, 69003 LYON - Tél. : 04 78 62 74 90 - Fax : 04 78 62 29 01.

Isère

- Le Centre des Arts du Récit propose **plusieurs formations autour du conte** :
 - 1 Initiation au conte, animé par Claudie Obin, les 28 février et 1^{er} mars,
 - 1 Raconter aux tout-petits, animé par Carole Gonsolin, les 14 et 15 mars,
 - 1 Introduction aux mille et une nuits, animé par Saïd Ramdane, les 21 et 22 mars,
 - 1 Initiation à l'art du conteur, animé par Michel Hindenoche, les 18 et 19 avril,
 - 1 Plein feu sur le répertoire, animé par Muriel Bloch, les 24 (soirée), 25 et 26 avril,
 - 1 Travail sur la voix, animé par Giovanna Marini et Antonella Talamonti. Festival du 10 au 20 mai.
Renseignements : Centre des Arts du Récit, Couvent des Minimes, rue Docteur Lamaze, 38400 SAINT MARTIN D'HERÈS - Tél. : 04.76.51.21.82. - Fax : 04.76.51.71.23.

Loire

- St Etienne, Jean Porcherol anime un atelier-contes tous les lundis et organise des journées de formation à la demande. Il propose une « nuit en conte » à la mi-juin.
Renseignements : Les Ateliers de la rue Raisin, J. Porcherol, 16 rue Raisin - Tél. : 04 77 32 76 54 - Fax : 04 77 37 90 75

Association d'aide humanitaire

Exemple de l'ex-Yougoslavie

À l'heure de l'image immédiate et du village planétaire caractéristique de notre époque, sinon d'une vision médiatique et monopolisée de notre environnement, « le psychologue sans frontière » est-il une illusion, même si depuis un certain nombre d'années des psychologues participent aussi à l'entreprise humanitaire. Un récent numéro du *Journal des psychologues* (juillet-août 1997, n° 149) propose un dossier sur cette participation, ce qui en montre l'actualité.

Alors que la dimension psychologique a longtemps été négligée, dans l'effervescence interventionniste de l'aide humanitaire, il semblerait que les « psy » soient maintenant sollicités par les O.N.G. (Organisations Non Gouvernementales) pour apporter du liant entre les nécessités de l'urgence, le poids du « réel » et la mise en perspective indispensable à toute restauration psychique des personnes ou des populations en détresse.

Concrètement, la vague principale qui a porté des volontaires « psy » à s'inscrire dans des engagements humanitaires s'est gonflée au moment de la « révolution roumaine de décembre 1989 », quand l'occident entier, ébahi, a découvert la situation des orphelinats et des institutions psychiatriques de ce pays, par l'intermédiaire des médias télévisés. Un colloque international de psychiatrie humanitaire s'est d'ailleurs tenu à Bucarest en mai 1992 ; à cette occasion, des professionnels du soin psychique ont été associés à d'autres intervenants, opérant sur une pluralité de situations dans le monde. Dans le même temps, le conflit en ex-Yougoslavie, par l'attaque paradoxale qu'il faisait du sujet humain, à travers la purification ethnique et les traumatismes psychiques que cela a engendrés, mobilisait l'attention et l'intervention de nombreux collègues européens et nord-américains. À la fin de l'année 1992 – en accord avec le docteur Claude Simonot, directeur des programmes d'Handicap International – nous décidions (Alain Devaux, psychiatre et Francis Maqueda, psychologue) d'une mission exploratoire sur la côte dalmate, lieu de refuge de milliers de personnes, pour imaginer un projet de soutien psychologique aux réfugiés.

Les prises en charge

Notre idée, dans un premier temps, était plutôt de retrouver dans les camps de réfugiés et déplacés, des professionnels pouvant se mettre au travail, et de

solliciter nos collègues croates et bosniaques en les soutenant pour qu'ils puissent inventer un dispositif pouvant répondre aux souffrances psychiques des réfugiés. Mais, dans un premier temps, il apparut qu'ils étaient eux-même trop envahis par le conflit. Toutefois, plusieurs visites dans les centres de réfugiés nous ont peu à peu indiqué qu'il nous fallait plutôt être attentifs à tous les modes d'organisation spontanée des réfugiés eux-mêmes. Sur une île, en face de Split, nous avons rencontré d'abord quelques femmes réfugiées, d'origines différentes, non professionnelles « psy », qui avaient commencé à se mettre au travail, tentant de retisser des liens, de remettre en route la parole entre les personnes et les communautés (il y avait sur cette île 3000 réfugiés de différentes « nationalités »). Elles nous sollicitaient, pressant que des professionnels-psy les « autoriserait » à formaliser ce qu'elles faisaient.

Nous avons eu alors le souci d'imaginer avec elles un dispositif qui devait intervenir dans l'urgence mais indiquerait aussi une *continuité*. Ce dispositif nécessitait que nous installions, sur place, une petite équipe de « psy » français avec des interprètes, qui travaillerait à faire des groupes de médiations pour commencer, afin de ne pas trop heurter le traumatisme de front.

Le travail sur les liens nous paraissait fondamental alors que nous pouvions constater une rupture de ces liens inter et intra familiaux (les hommes étant mobilisés en Bosnie, il y avait là principalement des femmes, accompagnées de leurs enfants et adolescents, parfois des adolescents seuls qui avaient fui et quelques personnes âgées avec, pour le coup, des hommes) ; mais nous étions frappés surtout par la situation des femmes, isolées, déprimées, sidérées, qui craignaient de se retrouver par peur d'entr'apercevoir chez l'autre le visage de leur propre souffrance.

Aussi avons-nous posé d'emblée, dans le cadre du dispositif, notre venue régulière (toutes les six semaines), aussi bien dans l'idée de sa gestion institutionnelle que dans celle de sa supervision clinique au sens large. D'une équipe de trois personnes au début, nous nous sommes retrouvés au bout de deux ans et jusqu'en mars 1996, avec près de quarante personnes, ayant intégré petit à petit d'autres professionnels français mais aussi des croates, des bosniaques, voire des serbes, tous très peu formés à ce type de travail au demeurant ; mais l'étions-nous vraiment nous-même ? (cette équipe sera composée à 80% de femmes)

Quant aux prises en charge individuelles, pendant les six premiers mois de la mission, c'est principalement dans les chambres d'hôtel des réfugiés que nos intervenants les ont rencontrés. Ce qui a soulevé la question du travail psychologique au domicile, souci que nous avons essayé de faire partager aux volontaires-psy qui se proposaient pour cette mission. Pratiquement aucun, au départ, n'avait l'expérience d'un travail ambulatoire, encore moins celle d'intervenir aux domiciles de personnes souffrantes. Ce mode d'intervention nécessite en effet d'être attentifs aux mécanismes d'englobement ou à ceux d'intrusion qu'il peut mobiliser.

Les problématiques rencontrées

Ce qui était dans un premier temps très présent chez les réfugiés tournait autour de mécanismes de sidération, d'isolement, avec des sentiments de culpabilité d'avoir trahi ou abandonné des proches et des sentiments de persécutions comportant des éléments de clivage. Nous percevions la nécessité de remobiliser des alliances, avec en toile de fond l'idée de permettre aux personnes de pouvoir se projeter à nouveau dans l'avenir. Or ceci ne peut s'imposer. Ces personnes souffraient de dépression et de traumatisme de l'expulsion violente. Le traumatisme de l'expatriement et la condition de réfugiés, c'est-à-dire d'être complètement assistés dans un pays qui était auparavant le leur, redoublait la dépression (certaines personnes étaient réfugiées dans les lieux où elles venaient auparavant en vacances).

Le deuil, l'abandon, la séparation, l'abaissement des transmissions générationnelles, l'expatriement, au sens d'être arraché au sol des pères (patrie – *pater*) ont été autant d'équivalents psychiques avec lesquels nous avons eu à travailler. D'autant que l'absence des pères (des hommes), mais surtout leur fragilité ressentie du fait de leur mobilisation aux combats, obérait lourdement ce qui fait habituellement « la suffisamment bonne » régulation familiale. La guerre, l'exil, la souffrance ont attaqué des fonctionnements familiaux. Les pères absents, blessés, combattants ou disparus n'étaient plus là pour faire tiers, éventuellement, entre des mères peu disponibles, préoccupées, et des enfants souvent livrés à eux-mêmes, rendus agressifs par le conflit, en perte de repères et tentant malgré tout de « prendre soin » de leurs mères. Les adolescents, dans cette période fragile – celle de la recherche d'identité – tardaient à se constituer en groupe (ce qui en principe favorise le

travail des identifications) et, quand ils le faisaient, étaient inmanquablement soupçonnés de conduites addictives ou délictueuses. Les uns et les autres étaient globalement traversés par des sentiments de culpabilité ou de honte d'avoir laissé des proches dans des zones de guerre. Pour certains, enfin, il valait mieux ne plus se souvenir, ni d'où ils venaient, ni ce qu'ils étaient auparavant, et surtout de ne pas envisager l'avenir.

Les effets contre-transférentiels

Très rapidement, pour pouvoir contenir alors ce qui était projeté sur l'équipe, nous avons dû travailler sur les clivages que cela entraînait, tout en sachant et/ou découvrant que ce travail impliquait des mécanismes d'identification, puis des tentatives de réparation, avant même que des échanges symboliques ne soient possibles (ceux-ci donnant toute sa valeur à la relation). Difficultés du travail liées au relationnel où chacun des intervenants sera confronté lui aussi à l'abandon, à l'arrachement et au travail de séparation dès lors qu'il s'était expatrié lui aussi, même s'il gardait en tête des références professionnelles ; et confronté de surcroît aux effets induits par les réfugiés eux-mêmes, envahis (qu'ils étaient) par l'étrangeté de la situation dans laquelle ils se trouvaient, étrangeté qui entraînait la perte des repères.

Face à ces contenus d'éclatement, de morcellement et ce que nous repérons comme « agir » possibles pour s'en défendre (ou les « vidanger »), nous avons proposé un dispositif qui supposait un cadre contenant. Ce cadre devait passer par les humains et par notre capacité de superviseur à recevoir « les dépôts psychiques » accumulés chez les intervenants pour les travailler ensemble sous une forme symbolisable. Afin que ces relations s'installent, il nous a fallu petit à petit les poser dans des *temps* et des *lieux* permettant de les penser comme des *activités thérapeutiques*.

Le risque de la solidarité

Le partage des situations traumagènes, point commun de la plupart de ces interventions, ravive ce que Bruno Bettelheim écrivait dans *Le cœur conscient* : « dans des conditions de violence sociale, chacun peut être amené à accepter ce qu'il n'approuverait pas » (1972, Laffont). La multiplication contemporaine des troubles psychologiques, imputables à la violence, le fait que cette violence peut être portée actuellement par les États, ou des groupes armés qui s'approprient les États, obligent à penser la rencontre entre les réalités psychiques et les réalités externes, sur des bases nouvelles. Le totalitarisme, l'autoritarisme et l'homogénéisation qui en découlent, peuvent entraîner des pathologies graves et des difficultés d'élaboration de certains deuils. Il devient nécessaire alors de s'intéresser à la manière dont l'horreur et la honte se transmettent et au travail de la mémoire dans les situations de ruptures extrêmes. L'ouvrage collectif *Violence d'État et Psychanalyse*, animé par Janine Puget et René Kaës (1989, Dunod) est fondamental dans cette approche.

Francis MAQUEDA

psychologue clinicien psychothérapeute
à Santé Mentale et Communautés – Villeurbanne,
Chargé de mission Handicap International – Lyon

Bibliographie générale

LEBOVICI S. et MORO M.R. (Eds), *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie. Face au traumatisme*, P.U.F., Paris, 1995.

HIEGEL J.P., *Vivre et revivre au camp de Khav I Dang. Une psychiatrie humanitaire*, Fayard, Paris, 1996.

MAQUEDA F., De la pensée interrompue à la sollicitude tempérée, in *Les soins psychiques confrontés aux ruptures du lien social*, p.18, sous la dir. de Marcel SASSOLAS, Érès, Toulouse, 1997.

MAQUEDA F., La purification, les pontifes et les psy : l'approche relationnelle du trauma psychique par une équipe d'intervenants psy humanitaire dans un camp de réfugiés en ex-Yougoslavie, Décembre 1992 – Mars 1996, in *Filigrane. Écoutes psychothérapeutiques*, p. 35-52, vol. 6, n° 1, Montréal (Québec).

A G E N D A

Librairie Berthezène,
Bâtiment K, Campus de Bron-Parilly,
Université LUMIÈRE-Lyon 2
5 avenue Pierre Mendès France,
69676 BRON Cedex

Rencontre...

lundi 2 mars à 16 h
... avec **Joël CLERGET**, psychanalyste,
à propos de son ouvrage

La main de l'autre
collection Spirale, Édition Érès

mercredi 18 mars (horaire à déterminer).

... avec **Jean-Claude ROLLAND**,
psychiatre, psychanalyste,
à propos de son ouvrage

Guérir du mal d'aimer

collection Connaissance de l'inconscient, Édition Gallimard

Entrée gratuite.

La modélisation des systèmes sensori-moteurs : approche de la relation robotique – psychologie cognitive, par G. FOLIOT, Doctorant et L. FRECON, Professeur à l'I.N.S.A., lundi 16 mars de 14h à 17h, organisé par le L.E.A.C.M. (Labo. d'Étude et d'Analyse de la Cognition et des Modèles) – Équipe d'accueil 654, Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av. P. Mendès France, 69676 BRON Cedex et l'I.N.R.E.T.S., Centre Rhône-Alpes, BRON. Lieu : Salle L. de Vinci, 25 av. F. Mitterrand, 69500 BRON. *Rens.* 04.78.77.23.51. – Fax 04.78.77.26.98.

Du bilan neuropsychologique aux démarches pédagogiques. Expériences concernant l'enfant cérébrolésé, lundi 16 et mardi 17 mars. Lieu : École Supérieure de Lyon. *Rens.* 04.78.86.11.17.

Réflexions psychopathologiques à propos des difficultés de raisonnement logique de l'âge de l'école maternelle, par Yves Claude BLANCHON, pédo-psychiatre, chef de service, samedi 21 mars de 9h30 à 11h30, organisé par la F.P.P. (Formation à Partir de la Pratique), 16 quai C. Bernard, 69007 LYON. Lieu : même adr., amph. 136. Entrée gratuite. *Rens.* 04.78.69.70.23.

Imagerie mentale et mémoire, par S. KOSSLYN (Boston) et J. NINIO (Paris), jeudi 26 mars de 14h30 à 18h, organisé par l'Institut des Sciences Cognitives, 67 bd. Pinel, 69500 BRON. Lieu : même adr.

Forum : L'accompagnement. Enjeux, difficultés, apports, perspectives d'avenir... vendredi 27 et samedi 28 mars, organisé par l'ass. Accompagnons la vie, 67 bis rue de Marseille, 69007 LYON. Lieu : Novotel de Lyon

BRON. Tarifs : 800F (déjeuner compris). *Rens.* 04.78.72.48.56. – Fax 04.72.71.35.97.

Actualité de Winnicott : "What's new about the squiggle game ?", par Nina FARHI, psychanalyste, directrice de la *Squiggle Foundation* à Londres, samedi 28 et dimanche 29 mars, organisé par le Centre Thomas More, La Tourette, BP 105, 69210 L'ARBRESLE. Lieu : même adr. Tarifs : selon les revenus, étu. 70F, F.C. 2200F. *Rens.* 04.74.26.79.71. – Fax : 04.74.26.79.99.

Féminité et symptôme, par Gérard VERDIER, mardi 7 avril à 20h45, organisé par l'A.C.F. (Ass. pour la Cause Freudienne) Rhône-Alpes. Lieu : Centre Rimbaud, 7 rue de la Résistance, 42000 ST-ETIENNE. Tarif : 30F. *Rens.* 04.78.58.07.72.

"Stress" et travail. Quelles problématiques, quelles interventions ? lundi 20 avril, organisé par la Formation Continue de l'Institut de Psychologie de l'Université LUMIÈRE-Lyon 2, 16 quai Cl. Bernard, 69365 LYON Cedex 07 et le Département de Psychologie du Travail. Lieu : Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av. P. Mendès France, 69500 BRON, Amph. Culturel. Tarif : 400F, étu. 50 F. *Rens.* 04.72.73.06.18.

L'anorexie mentale chez l'adolescent, approche psychosomatique, par André CALZA, psychologue, psychanalyste, samedi 25 avril de 9h30 à 11h30, organisé par la F.P.P. (Formation à Partir de la Pratique), 16 quai C. Bernard, 69007 LYON. Lieu : même adr., amph. 136. Entrée gratuite. *Rens.* 04.78.69.70.23.

Écriture et féminité, avec Freud et Lacan, par Paul Laurent ASSOUN, psychanalyste, samedi 25 et dimanche 26 avril, organisé

LYON ET REGION

Étude expérimentale sur simulateur d'Airbus, par J.-C. SPERANDIO, Professeur à l'Université Paris V, lundi 2 mars de 14h à 17h, organisé par le L.E.A.C.M. (Labo. d'Étude et d'Analyse de la Cognition et des Modèles) – Équipe d'accueil 654, Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av. P. Mendès France, 69676 BRON Cedex et l'I.N.R.E.T.S., Centre Rhône-Alpes, BRON. Lieu : Salle L. de Vinci, 25 av. F. Mitterrand, 69500 BRON. *Rens.* 04.78.77.23.51. – Fax 04.78.77.26.98.

Le corps : du trouble au symptôme, par Dominique PAYRE, mardi 3 mars à 20h45, organisé par l'A.C.F. (Ass. pour la Cause Freudienne) Rhône-Alpes. Lieu : Centre Rimbaud, 7 rue de la Résistance, 42000 ST-ETIENNE. Tarif : 30F. *Rens.* 04.78.58.07.72.

L'intervention psychologique à l'hôpital général : une activité de liaison dans un fonctionnement psychosomatique, par Dr Laurent MORASZ, psychiatre, C.H.S. St Jean-de-Dieu, jeudi 5 mars de 9h30 à 11h, organisé par le service du Dr. Daléry, Hôpital Neurologique, 59 bd. Pinel, 69003 LYON. Lieu : même adr., salle C, Bât. Univ. entre Neuro et Cardio. Entrée gratuite. *Rens.* 04.72.11.80.64.

Approche de l'histoire de la psychologie des transports, par P.-E. BARJONNET, Directeur de Recherche à l'I.N.R.E.T.S., lundi 9 mars de 14h à 17h, organisé par le L.E.A.C.M. (Labo. d'Étude et d'Analyse de la Cognition et des Modèles) – Équipe d'accueil 654, Université Lyon 2, 5 av. P. Mendès France, 69676 BRON Cedex et l'I.N.R.E.T.S., Centre Rhône-Alpes, BRON. Lieu : Salle L. de Vinci, 25 av. F. Mitterrand, 69500 BRON. *Rens.* 04.78.77.23.51. – Fax 04.78.77.26.98.

par le Centre Thomas More, La Tourette, BP 105, 69210 L'ARBRESLE. Lieu : même adr. Tarifs : selon les revenus, étu. 70F, F.C. 2200F. Rens. 04.74.26.79.71. – Fax : 04.74.26.79.99.

Apprendre à l'école, jeudi 5 et vendredi 6 mars, organisé

AUTRES R GIONS

44312 NANTES Cedex. Lieu : Université de Nantes. Rens. 02.40.14.10.77. – Fax 02.40.14.12.55.

« On » **joue avec la mort**, par Paulette LETARTE, membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris, samedi 14 mars de 18h à 20h, organisé par Carrefours et Médiations, La Source, 26 ch. du Bessayré, 31240 ST

JEAN. Lieu : École Supérieure de Commerce, 20 bd. Lascrosses, TOULOUSE. Tarif : 60F. Rens. 05.61.74.23.74. – Fax 05.61.74.44.52.

La sexualité infantile, mercredi 18 mars à 21h15, organisé par les Séminaires Psychanalytiques de Paris, 62 rue de Seine, 75006 PARIS. Lieu : Cité Universitaire, 19 bd. Jourdan, 75014 PARIS. Rens. 01.48.27.76.06. – Fax 01.46.47.60.66.

Psycho-anthropologie clinique de la honte et de l'humiliation.

Transmission transgénérationnelle et thérapie familiale, par Pierre BENGHOZI, samedi 21 mars, organisé par le C.E.F.A. (Centre d'Étude de la Famille), 95 bd. St-Michel, 75005 PARIS. Lieu : Hôpital Laënnec, PARIS. Tarifs : 400F, F.C. 500F. Rens. 01.43.54.98.84. – Fax 01.43.54.30.28.

Réanimation : les relations et leurs acteurs, samedi 21 et dimanche 22 mars, organisé par le R.E.I.R.P.R. (Réseau Européen Interdisciplinaire de recherche sur Psychologie et Réanimation), 12 rue Gœthe, Université Louis Pasteur, 67000 STRASBOURG. Lieu : Faculté de Médecine, 4 rue Kirschleger, 67000 STRASBOURG. Tarifs : 200F, étu. 100F, F.C. 400F. Rens. 03.88.35.82.03. – Fax 03.88.35.84.41.

Les addictions : la boulimie, l'anorexie, l'alcoolisme, la toxicomanie, jeudi 26 et vendredi 27 mars, organisé par les Séminaires Psychanalytiques de Paris, 62 rue de Seine, 75006 PARIS. Lieu : Méditel, 28 bd. Pasteur, 75015 PARIS. Rens. 01.48.27.76.06. – Fax 01.46.47.60.66.

Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique, Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 avenue Pierre Mendès France, 69676 BRON Cedex

Colloque International
Matières symbolisations

6-7 mars 1998

**Amphithéâtre Culturel
Campus de Bron-Parilly**

avec la participation de Geneviève Haag, Muriel Gagnebin, Jean-Pierre Duport-Rozan, Jacques Hochmann, Michel Maulpoix, Bernard Chouvier, Bruno Gelas, René Roussillon

et de Alex Lefebvre (Bruxelles), Philippe Cappeliez (Ottawa), Claudio Neri (Rome), Lewis Kirshner (Boston)

et de bien d'autres.

Tarifs : 600 F, Étudiant 300 F
Inscription (avant le 20 février)
auprès de M. Bonin au 04 78 77 44 58

Renseignements au C.R.P.P.C. : Tél. et Fax 04 78 77 24 90

Stratégies narratives et processus thérapeutiques, vendredi 27 et samedi 28 mars, organisé par l'U.F.R. des Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société, Université de Franche-Comté, 30 rue Mégevand, 25030 BESANCON Cedex. Lieu : Petit Kursaal de Besançon. Rens. 03.81.66.54.41. – Fax 03.81.66.54.40.

Le bébé et sa famille, samedi 28 et dimanche 29 mars, organisé par le Collège de Psychanalyse Grapale et Familiale, 14 rue Ste-Croix de la Bretonnerie, 75004 PARIS. Lieu : Centre Chaillot-Galliera, 28 av. George V, 75008 PARIS. Tarifs : 750F, étu. 500F. Rens. 01.48.04.05.95. – Fax 01.48.04.79.82.

L'Œdipe, mercredi 1er avril à 21h15, organisé par les Séminaires Psychanalytiques de Paris, 62 rue de Seine, 75006 PARIS. Lieu : Cité Universitaire, 19 bd. Jourdan, 75014 PARIS. Rens. 01.48.27.76.06. – Fax 01.46.47.60.66.

Malaise ou symptôme ? par Michel LAPEYRE, psychanalyste, maître de conférences à l'Université Toulouse-Le Mirail, lundi 27 avril de 20h25 à 22h30, organisé par Pratiques Sociales, 23 rue Albert Legrand, 94110 ARCUEIL.

Lieu : Sorbonne, Amphi. Durkheim, 17 rue de la Sorbonne, 75005 PARIS. Rens. (tél. et fax) 01.48.36.83.94.

Écrire et apprendre à écrire à l'aube du XXIe siècle, jeudi 2, vendredi 3 et samedi 4 juillet, organisé par E.A.R.L.I. (European Association for Research on Learning and Instruction), 1998 Writing Conference,

PR VOIR

LACO-ERS CNRS 591, MSHS, B.P. 632, 99 av. du Recteur Pineau, 86022 POITIERS Cedex. Lieu : Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Poitiers. Inscription avant le 1er avril. Rens. writing98@mshs.univ-poitiers.fr

Les informations contenues dans les diverses rubriques de ce journal ne sont pas de la publicité.

CANAL PSY

Institut de Psychologie
Université LUMIÈRE-Lyon 2
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex

Je m'abonne à Canal Psy

pour un an (6 numéros) à partir du mois de
19.....
et retourne ce bulletin accompagné d'un chèque de :

- 90 F étudiant Lyon 2
- 150 F professionnel

libellé à l'ordre de l'Agent Comptable de l'Université LUMIÈRE-Lyon 2 .

Nom.....

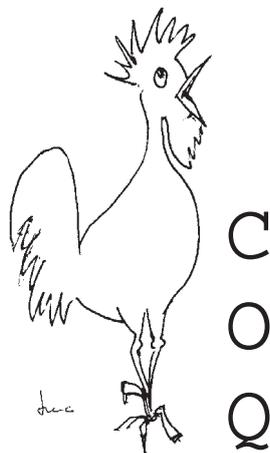
Prénom.....

Adresse.....

Tél :

Qualité (étudiant en / profession)

D
U



Publications

1 Un livre-panorama

L'état de l'enfance en France, paru chez Hachette en novembre 97, est constitué de trois parties distinctes, portant chacune sur une série de thèmes particuliers. La première partie de l'ouvrage regroupe des synthèses élaborées par une équipe de jeunes chercheurs à partir des travaux scientifiques existants. Les données statistiques concernant le quotidien de l'enfant, l'école et les problèmes sanitaires et sociaux sont regroupées dans la deuxième partie. Enfin, la dernière partie est composée de textes de cinq chercheurs de renom, qui ont chacun abordé un thème particulier en fonction de leurs champs de compétences :

- L'enfant ni roi, ni victime de sa famille, par François de Singly ;
- Adolescents, adolescents : vues d'une épidémiologiste, par Marie Choquet ;
- L'école et l'enfance, par Christian Baudelot et Roger Establet ;
- De la difficulté d'être élève, par Michel Develay ;
- Pratiques langagières identitaires des cités contemporaines et institution scolaire, par Jean-Pierre Goudaillier.

En annexes, bibliographie et annuaire des organisations intervenant dans le domaine de l'enfance proposent des sources d'informations complémentaires aux lecteurs.

L'intégralité des droits d'auteur afférents à ce livre sera affectée à la cause des enfants en difficultés.

1 Le signifiant pour quoi dire ?

L'Association Psychanalytique de France édite les actes des Entretiens de Psychanalyse avec des conférences de André Beetschen : « Passagers

clandestins de la parole », Jean-Claude Lavie : « L'œil du cyclone », Jean-Claude Rolland : « Devenir signifiant de la représentation », et des contributions de Dominique Clerc-Maugendre, François Gantheret, Danielle Margueritat, J.-B. Pontalis et Guy Rosolato. Ce livre, présenté par le catalogue de la FNAC sera disponible dans les librairies en février 98 (80 F). Il est possible de le réserver dès à présent en souscription (60 F) en adressant une demande au secrétariat de l'A.P.F. (Ass. Psychanalytique de France), 24 place Dauphine, 75001 PARIS, accompagné d'un chèque libellé à l'ordre de l'A.P.F. Le livre sera adressé dès sa parution.

Appel à communication

1 Génération et répétition

Vie Journée des psychologues cliniciens de l'AP-HP, prévue pour les mois d'avril 98.

La succession des générations et le mécanisme de répétition sont à l'œuvre aux différents temps de la vie : origines, genèse et procréation, enfance, adolescence, maturité, vieillesse et cheminement vers la mort. Autant de moments-clé, qui mobilisent les ascendants et les descendants de lignées familiales, avec leurs systèmes et leurs symptômes familiaux ; et où nous sommes susceptibles d'intervenir en tant que psychologues.

Adressez vos propositions de communication (1 page dactylographiée en 3 exemplaires) à : Collège des Psychologues, Comité scientifique pour la Vie Journée des psychologues cliniciens de l'AP-HP, Service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Groupe hospitalier Necker-Enfants Malades, 149 rue de Sèvres, 75015 PARIS - Tél. : 01.44.49.45.62.

Théâtre

1 « Moi, Feuerbach »

Peu jouée en France, cette pièce traite de la création et de la folie, mettant en scène un comédien face à ses angoisses, oscillant entre l'irréalité du théâtre et la réalité de la vie. Véritable cas pathologique, Feuerbach - héros fragile et brisé - au crépuscule de sa carrière, revient pour une étrange et ultime audition après sept années d'absence passées en hôpital psychiatrique. À travers les doutes de l'artiste, l'auteur s'interroge sur le théâtre, son pouvoir, ses limites et ses contraintes.

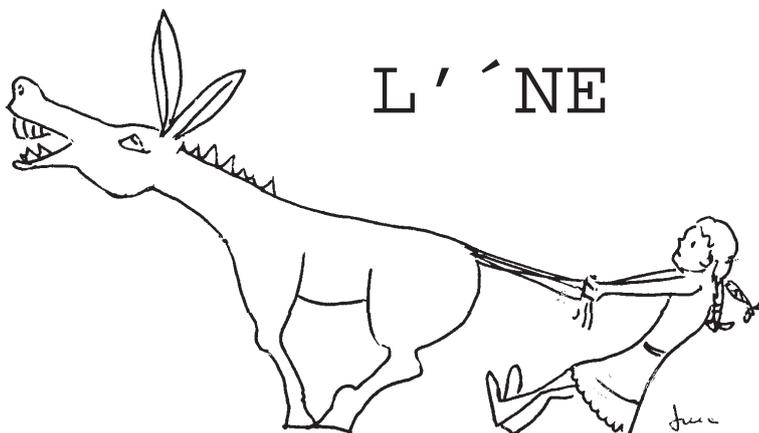
Pièce de Tankred Dorst, mise en scène par Alain Sergent, du 2 au 18 mars à 20 h 30 à l'Elysée, 14 rue Basse Combalot, 69007 LYON - Tél. : 04.78.95.43.88.

Concours

1 Institut Danone

Le Prix de projet et de recherche alimentation et santé attribuera en 1998 5 prix (de 100 000 F) de recherche de doctorants ou post-doctorants en nutrition, à des candidats âgés de moins de 35 ans, travaillant dans les disciplines suivantes : médecine, diététique, pharmacie, sciences agro-alimentaires, sciences humaines, et travaillant dans un cadre hospitalier, universitaire ou de recherche. Les thèmes : alimentation et santé, nutrition et prévention, physiologie de la nutrition, aliments de l'avenir, prises et comportements alimentaires.

Les dossiers de candidature sont à retourner avant le 27 avril à : Institut Danone, 126 rue Jules Guesde, 92302 LEVALLOIS-PERRET - Tél. : 01.40.87.22.00. - Fax : 01.40.87.23.61.



Vous êtes éditeur, organisateur de manifestations, formations... La rubrique Coq à l'Âne est ouverte à l'actualité de la psychologie. La rédaction se réserve cependant le droit de juger de l'opportunité des informations, cette rubrique n'étant pas de la publicité.

« Avant le langage, communication et développement cognitif du petit enfant »

Marie-Paule Thollon-Behar, Docteur en psychologie, chercheur au Laboratoire de psychologie génétique de terrain de l'Université Lyon 2, enseigne la psychologie aux professionnels « petite-enfance » à l'école Rockefeller de Lyon. Son livre est édité chez l'Harmattan, 1997.

– Canal Psy : Comment êtes-vous venue à poser la question des relations existant entre le développement cognitif du petit enfant et la communication ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : En lisant la littérature, je me suis rendue compte qu'il y avait peu de chose sur cette question. Des travaux existaient sur la communication du point de vue linguistique mais on avait peu exploré la communication du point de vue cognitif.

On s'était posé la question du moment où la communication devient intentionnelle mais on n'avait pas étudié l'évolution de la communication dans le cadre de la vie quotidienne de l'enfant.

– Canal Psy : Quelles hypothèses ont initié votre recherche ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : L'hypothèse est que le lien entre le développement cognitif et la communication est double. D'une part, il faut que l'enfant ait atteint un certain niveau de développement cognitif. Cette question avait déjà été étudiée. En revanche, l'autre hypothèse était que le développement de la communication avait un impact sur le développement cognitif et cet aspect avait été peu considéré. L'enfant construit aussi ses connaissances par l'intermédiaires des communications.

– Canal Psy : Quelle méthode de recueil de données avez-vous utilisée ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : C'est une méthode qui n'est pas très à la mode en ce moment. Elle consiste en une observation longitudinale d'enfants dans le cadre de leur vie quotidienne par l'intermédiaire de leur mère. J'ai choisi cette méthode parce que les travaux de laboratoire que l'on trouve transmis par la littérature renvoient toujours à des situations où l'enfant est en train de lire un livre avec sa mère, on est en train de jouer. En fait, je me suis rendue compte que cela introduisait un biais : on observe toujours le même type de communication. Les situations de la vie quotidienne comme les situations de séparation ou relatives à la nourriture impliquent d'autres choses que ce qui se passe dans le cadre des jeux.

– Canal Psy : Relativement à Piaget, Vygotski, comment vous situez-vous ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : J'espère avoir pu compléter les théories de Piaget par l'introduction de l'axe de la communication. C'est quelque chose qu'on lui reproche beaucoup de ne pas avoir étudié. Par rapport à Vygotski, j'ai essayé de montrer qu'il faut aussi prendre en compte les facteurs internes à l'enfant. Il n'est pas uniquement le récepteur d'une certaine culture qu'il s'approprie mais il joue un rôle actif qui ne passe pas uniquement par la communication. Il y a d'autres voies d'accès au

développement cognitif. Ce n'est pas uniquement par le langage que l'enfant construit sa pensée.

– Canal Psy : Quels rôles attribuez-vous à ce que vous désignez comme « schèmes sociaux » ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : La notion de schème social a été construite pour conceptualiser un certain type de conduites. Elles renvoient concrètement à des sons, des gestes, des mots. Le terme de schème signifie que ces conduites sont bien des actions et même des abstractions par rapport à l'activité des enfants. Ces schèmes sont créés par l'enfant ou tirés du répertoire de l'adulte. Je parle de schème social parce que, contrairement au schème de Piaget, leur signification se construit dans l'interaction. Alors que dans le schème d'action, la signification se construit par rapport au réel.

– Canal Psy : Il y a donc une interaction entre le développement du cognitif et la communication. Est-ce que ce fait remet pour vous en question l'approche de Piaget ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : C'est compliqué. Piaget, en fait, à mon avis et en le relisant régulièrement, n'a jamais nié le rôle de l'interaction. Piaget a étudié les interactions avec le milieu et le milieu comporte des personnes. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas étudié spécifiquement le rôle des personnes. Je pense que les personnes jouent un rôle particulier dans cette interaction.

– Canal Psy : Est-ce que votre approche donne de nouveaux aperçus sur les relations entre le développement cognitif et affectif de l'enfant ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : Il faudrait approfondir ces questions là. Mon propos était d'étudier de développement cognitif. Mais les situations que j'ai repérées correspondent à des thèmes qui marquent de façon importante le développement affectif. La séparation, le non, la nourriture renvoient chaque fois à une dimension affective. Je rejoindrais la question de l'affectivité par le biais de la théorie de Bion : l'importance de l'interprétation des affects de l'enfant se retrouvent dans mon approche, mais au niveau conscient. J'ai étudié cette dimension alors que l'affectif reconduit aussi à tout un registre inconscient.

– Canal Psy : Comment voyez-vous les retombées concrètes de votre travail ?

– Marie-Paule Thollon-Behar : En collectivité, l'enfant n'est pas assez perçu comme objet, on se centre sur le groupe. Mettre les professionnels de la petite enfance en situation d'observation de la communication serait un moyen de leur faire prendre conscience de l'existence de cette communication et de sa portée dans le développement cognitif.

Propos recueillis par Monique CHARLES



CANAL PSY

Institut de Psychologie
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.24.54.
Fax 04.78.77.43.46.

Directeur de la publication : Bruno GELAS, Président de l'Université – Directeur délégué : Albert CICCONE
Rédaction : Monique CHARLES – Conception et réalisation : Gaëlle CHEVRIER

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle
Imprimé par l'imprimerie Caussanel (Bron)
ISSN 1253-9392 – Commission paritaire n° 3088 ADEP

Le journal est en vente

dans les secrétariats de psychologie – à Bron : 3ème cycle (salle 126 K), C.F.P. (salle 35 K), C.R.P.P.C. (salle 134 K)
– en centre ville : F.P.P. (salle 116 D, 16 quai C. Bernard, Lyon 7ème)
et à la Librairie Berthezène, Campus de Bron, bâtiment K